Annie Le Brun, Ce qui n'a pas de prix. Beauté, laideur et politique

Jérôme Glicenstein

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/marges/2363>

DOI : 10.4000/marges.2363

ISSN : 2416-8742

Éditeur

Presses universitaires de Vincennes

Édition imprimée

Date de publication : 20 octobre 2020

Pagination : 136-137

ISBN : 978-2-37924-097-3

ISSN : 1767-7114

Référence électronique

Jérôme Glicenstein, « Annie Le Brun, Ce qui n'a pas de prix. Beauté, laideur et politique », *Marges* [En ligne], 31 | 2020, mis en ligne le 23 novembre 2020, consulté le 03 janvier 2023. URL : <http://journals.openedition.org/marges/2363> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/marges.2363>

Annie Le Brun, *Ce qui n'a pas de prix. Beauté, laideur et politique*

Paris, Stock, coll. Les essais, 2018, 170 p.

Ce qui n'a pas de prix est un livre d'humeur. Annie Le Brun, spécialiste reconnue du sur-réalisme et des écrits de Sade, y dénonce différents travers de notre époque, ainsi que « la collusion de la finance et d'un certain art contemporain » (quatrième de couverture). Il ne s'agit pas d'un ouvrage de type universitaire et il serait mal venu de pointer toutes les inexactitudes qu'il recèle ; en revanche, il peut être intéressant de lire ce texte comme un témoignage du désarroi des intellectuels français face aux formes les plus médiatisées de la création contemporaine, prises pour « modèle symbolique de la financiarisation du monde » (p. 31) et symptômes de ce que l'auteure appelle tout au long de son essai un « réalisme globaliste ».

Annie Le Brun n'est ni la première ni la plus virulente des adversaires de l'art contemporain et quels que soient ses dégoûts, ils n'atteignent jamais ceux d'une Aude de Kerros ou d'un Jean-Philippe Domecq. Ses emportements participent plutôt d'une tradition déjà ancienne que l'on pourrait qualifier, pour aller vite, de critique de gauche de l'art contemporain. Contrairement à la critique de droite, aux accents volontiers réactionnaires, qui voit dans les nouvelles formes d'art une mise en cause néfaste des meilleures traditions, ce genre de position entend généralement mettre en avant un point de vue reposant sur des fondements éthiques. Pour caricaturer : le bon artiste doit être engagé et son œuvre se doit d'être édifiante. Bien entendu,

il faudrait introduire des nuances : la critique communiste traditionnelle faisait de l'artiste un simple exécutant des directives du Parti, alors que les gauchistes, notamment les trotskystes, ont souvent pensé que la création se devait d'être libre, même lorsqu'elle annonçait des transformations sociales à venir.

De ce point de vue, Annie Le Brun se situe plutôt dans la lignée sarcastique (et moraliste) de Guy Debord ou Jean Baudrillard – lequel avait d'ailleurs critiqué l'art contemporain, sur des bases assez similaires, dans une tribune parue dans *Libération* en 1996 –, s'en prenant à ce qu'elle considère comme une imposture liée à la marchandisation du monde, « trop d'objets, trop d'images, trop de signes se neutralisant en une masse d'insignifiance [...] » (p. 9). Pour elle, la surabondance des stratégies de manipulation de l'opinion opérée par les intermédiaires – « artistes-entrepreneurs, galeristes-rabatteurs, critiques d'art-promoteurs, et commissaires-prescripteurs » (p. 23) – empêche désormais toute discrimination entre beauté et laideur, entre art, mode, luxe et design. Le Brun a des accents presque altermondialistes, lorsqu'elle dénonce ainsi l'« entreprise culture », « multinationale, où se forge, se développe et s'expérimente "la langue de la domination" » (p. 36) ou lorsqu'elle s'en prend à l'exposition de la collection Chtchoukine à la Fondation LVMH en 2016 ; opération visant principalement, selon elle, à redorer l'image de Vladimir Poutine en Occident.

Par moments, le propos de l'auteure devient plus ambivalent. Si ses remarques sur les manipulations, dont le discours sur l'art fait l'objet de la part de différents intermédiaires liés au marché, est assez cohérent, en revanche la réintroduction des notions de beau et de laid ou l'idée d'une perte du sensible, ne correspondent pas exactement

au « tournant éthique » du discours sur l'art de ces dernières années. Ces notions qui évoquent aisément les textes de Walter Benjamin ou Rainer Rochlitz (tous deux cités), renvoient bien plus à l'idée d'une normativité esthétique désormais impossible, ce dont elle semble exprimer le regret. La critique d'Annie Le Brun a parfois ici un côté un peu désuet : elle en appelle à William Morris pour dénoncer l'enlaidissement du monde et elle déplore que l'art *outsider*, « dernier noyau de résistance au formatage des êtres et des choses », soit sur le point d'être anéanti par sa marchandisation (p. 148).

Ici ou là, Annie Le Brun adresse aussi quelques piques à la philosophie de la déconstruction, responsable selon elle, de la faillite intellectuelle de notre temps, de la torsion de tous les discours, de la défense d'un relativisme radical (p. 51). Comment ne pas remarquer ici que son ton correspond de fait assez ironiquement à ce que Jacques Derrida évoquait dans *D'un ton apocalyptique adopté naguère en philosophie* : « Qui prend le ton apocalyptique vient vous signifier, sinon vous dire, quelque chose. Quoi ? mais la vérité bien sûr, et vous signifier qu'il vous la révèle, le ton est révélateur de quelque dévoilement en cours. » ? Annie Le Brun sonne l'alarme et son ton est souvent prophétique ; pleine de hauteur, elle s'en prend aux « parvenus analphabètes » qui achètent des sacs Vuitton redécouverts par Jeff Koons (p. 134). Ce faisant, elle ne reprend pas le discours convenu d'une partie de la gauche, sur la perte de toute aspiration aux valeurs émancipatrices, elle préfère pointer l'enlaidissement du monde et la disparition de l'authenticité de la création ; des enjeux qui au fond ne sont pas si éloignés que cela de ceux que défend Aude de Kerros.

Jérôme Glicenstein